

Les innocentes **Des femmes et des dieux**

Jean Beaulieu

Numéro 305, décembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84725ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (2016). Compte rendu de [Les innocentes : des femmes et des dieux]. *Séquences : la revue de cinéma*, (305), 24–25.

Les innocentes

Des femmes et des dieux

De l'enlèvement des Sabines au rapt des 276 écolières au Nigeria par le groupe terroriste Boko Haram, le viol de masse de filles et de femmes innocentes de tous âges constitue un crime abject et intolérable, pourtant commun à tous les conflits et guerres de l'histoire de l'(in)humanité, et dont les coupables ne sont pratiquement jamais sanctionnés. **Les innocentes** relate les conséquences de telles exactions commises par les soldats de l'Armée rouge, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, sur les religieuses d'un couvent de Bénédictines en Pologne.

JEAN BEAULIEU

Décembre 1945. On entend des cris de douleur dans un couvent, stigmates du passage répété dans ce lieu des soldats de Staline. Ceux-ci exercent encore un contrôle sur la Pologne depuis qu'ils l'ont libérée douze mois plus tôt de l'occupation nazie, et font fi de la prétendue immunité de ces femmes qui ont pris le voile et fait vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance à Dieu. Toutes ont été violées et traumatisées, et une poignée d'entre elles sont enceintes. Dilemme religieux et moral pour ces « femmes de Dieu », impures selon les préceptes de l'Église catholique. Et les autorités du couvent, la mère abbesse en tête, cherchent à étouffer ce scandale, qui ne doit surtout pas être porté à la connaissance de la population, ni à celle du nouveau gouvernement provisoire inféodé au régime communiste soviétique, sous peine de voir leur communauté disparaître définitivement.

L'histoire est relayée principalement du point de vue de Mathilde Beaulieu, jeune médecin non croyante, d'allégeance communiste (car « il faut bien croire en quelque chose », dit-elle), qui s'est engagée

dans la Croix-Rouge française pour soigner les soldats de son pays blessés au front de l'Est. Incarné par la jeune et talentueuse Lou de Laâge (**Respire**), ce personnage est né de l'expérience vécue par une véritable médecin française, Madeleine Pauliac, qui a rapporté des événements semblables dans son journal intime. Alertée par une jeune religieuse polonaise, l'héroïne, dans la plus totale clandestinité et souvent au péril de sa propre sécurité, vient en aide aux futures parturientes portant le voile, malgré les réticences de la mère abbesse. Il est d'ailleurs intéressant de voir comment ont été abordées les réactions des religieuses face à cet événement choc, chacune éprouvant à des degrés divers, parfois diamétralement opposés, ce déchirement entre leur vocation, leur « condition de pécheresse », leur pudeur et leur désir ou non de maternité.

Au vu de la gravité de son sujet, **Les Innocentes** commandait un traitement sobre et respectueux, voire un peu austère, commun à bien des films appartenant à ce genre (entre autres, **Les Anges du péché** de Robert Bresson, **Suzanne Simonin** de Jacques Rivette,



Photo : Éprouver un déchirement entre la vocation et la pudeur



Thérèse d'Alain Cavalier, **Des hommes et des dieux** de Xavier Beauvois), qu'on oserait appeler « films de monastère », sans être nécessairement des drames religieux. Ainsi, afin d'observer cette approche, les effets de caméra et de mise en scène ont été laissés de côté : des gros plans soulignent certaines émotions sans forcer le trait, les mouvements d'appareil accompagnent discrètement et de façon fluide les personnages, et la musique ponctue certains moments, sans ostentation, comme il se doit.

Caroline Champetier, directrice photo chevronnée qui a notamment travaillé sur **Des hommes et des dieux** ainsi que collaboré avec quelques grandes pointures du cinéma français tels Godard, Doillon, Carax, Rivette, Rohmer et Garrel, habille le drame avec toute la déférence voulue, dans une palette de couleurs à forte dominante bleu-gris. Le contraste, à cet égard, est frappant quand on se remémore un classique du cinéma polonais de 1960, **Mère Jeanne des Anges** de Jerzy Kawalerowicz, où un prêtre visitait un couvent de religieuses apparemment possédées par le démon en vue de les exorciser et dont les images d'une blancheur aveuglante donnaient un ton quasi surréaliste à l'intrigue.

Ici, la première partie du film se compose d'images sombres, tournées pour la plupart à l'intérieur du couvent et du dispensaire de la Croix-Rouge ou, pour les extérieurs, au crépuscule et pendant la nuit. Les seules trouées de lumière un peu orangée proviennent de lampes à l'huile ou des phares d'un véhicule, et les rares « taches blanches », des coiffes des nonnes et de la neige recouvrant le sol comme un linceul. En plus d'accentuer le huis clos, ces scènes plongées dans un clair-obscur correspondent généralement à la volonté chez les personnages de cacher quelque chose : secrets et mensonges chez les religieuses, y compris entre elles, pour éviter la honte et le scandale; dissimulation chez Mathilde, qui ne peut révéler à ses collègues ses activités nocturnes au couvent à la demande expresse des sœurs. Le mensonge et la manipulation servent d'ailleurs d'armes à Mathilde dans cette scène-pivot où elle réussit à dissuader les soldats russes qui tentent d'envahir à nouveau le refuge des sœurs.

Sinon, seules les rares scènes de réjouissances, notamment dans un bistrot où les médecins décompressent ou encore lorsqu'une des couventines offre à Mathilde une robe à motifs rouges, bénéficient d'un éclairage plus clair et de couleurs plus

chaudes. Par ailleurs, dans la seconde partie, plus la vérité éclate (tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du couvent), plus les images deviennent lumineuses. Ainsi en est-il du parcours des personnages dans les paysages enneigés de l'hiver polonais, en particulier lors d'une scène-clé, révélatrice d'un lourd secret.

Comme dans la majorité de ses films, Anne Fontaine apporte un soin méticuleux aux dialogues, avec l'aide dans ce cas-ci de Pascal Bonitzer (**Rien sur Robert**). En effet, qu'il s'agisse des discussions tendues entre les religieuses et la mère abbesse, ou les échanges plus légers et tendres entre Mathilde et son collègue Samuel, chez qui elle trouve un peu de réconfort, les dialogues font avancer le récit en introduisant subtilement de nouvelles pistes ou des renseignements qui éclairent les événements récents ou le passé des personnages.

Toutefois, les silences et les regards peuvent se révéler tout aussi éloquents. On notera entre autres cette courte scène, après l'intrusion des soldats russes, où Mathilde et quelques religieuses plus ou moins de son âge communient des yeux, dans une sorte d'élan éthéré de solidarité féminine, malgré le monde qui les sépare.

L'interprétation de premier ordre, tant chez les acteurs français que polonais, insuffle un degré appréciable d'authenticité au récit. Si Lou de Laâge porte le film sur ses frêles épaules, il ne faut pas négliger la contribution du touchant Vincent Macaigne (**Les Deux Amis**), dont le débit singulier l'a abonné aux personnages déjantés. Dans le rôle de Samuel, médecin juif marqué par la guerre, il apporte à la fois une humanité plus terre à terre et une détente comique à l'intrigue. Il faut aussi souligner l'apport des deux actrices polonaises principales, Agata Kulesza (la tante juge dans **Ida**), glaçante dans le rôle de la mère abbesse, et la très droite Agata Buzek — une révélation pour le public occidental —, qui campe une sœur Maria faisant office d'interprète et de trait d'union entre les sœurs, la mère abbesse et Mathilde. Leur jeu inspiré ciment de façon magistrale la distribution.

Ayant souvent joué la carte du triangle dans la quinzaine de longs métrages qu'elle compte à son actif, Anne Fontaine en trace une cette fois qui va des religieuses à Mathilde et qui se complète, à sa base, par la présence de jeunes orphelins de guerre vivant dans la rue. Ces derniers, sans en avoir l'air, agissent comme un contrepoint ou un leitmotiv narratif essentiel à l'histoire. La cinéaste, qui a maintes fois donné dans la comédie de mœurs (**Nathalie, La Fille de Monaco, Gemma Bovary**), mais aussi réalisé quelques drames psychologiques bien troussés (**Nettoyage à sec, Comment j'ai tué mon père, Entre ses mains**), livre ici très certainement son film le plus intense et le plus dramatique. Et probablement son meilleur.

★★★★

■ NIEWINNE / THE INNOCENTS | **Origine** : France / Pologne – **Année** : 2016 – **Durée** : 1 h 55 – **Réal.** : Anne Fontaine – **Scén.** : Alice Vial, Sabrina B. Karine – **Images** : Caroline Champetier – **Mont.** : Annette Dutertre – **Mus.** : Grégoire Hetzel – **Son** : Olivier Mauvezin – **Dir. art.** : Joanna Macha, Anna Pabiziak – **Cost.** : Katarzyna Lewinska – **Int.** : Lou de Laâge (Mathilde Beaulieu), Agata Buzek (sœur Maria), Agata Kulesza (mère abbesse), Vincent Macaigne (Samuel), Joanna Kulig (sœur Irena), Eliza Rycembel (sœur Teresa), Katarzyna Dabrowska (sœur Anna), Anna Próchniak (sœur Zofia), Pascal Elso (le colonel) – **Prod.** : Éric Altmayer, Nicolas Altmayer – **Dist. / Contact** : Métropole.